

JEAN-LUC LAGARCE

Journal
1990-1995

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours du Centre Régional du Livre de Franche-Comté
et de la Région Franche-Comté

Note de l'éditeur

Bien évidemment la note que j'ai faite pour le premier volume reste valable pour celui-ci. Cependant j'ajouterai ici quelques précisions en réponse à des interrogations qui me sont parvenues.

Dans un souci de confidentialité, nous avons modifié un certain nombre de noms ou prénoms, tout en respectant les notations de Jean-Luc Lagarce : il arrive à l'auteur de ne désigner que par une initiale une personne dont le nom apparaît parfois dans son intégralité en une autre occurrence.

Contrairement à ses textes dramatiques où l'utilisation du signe « (...) » est très précise, Jean-Luc Lagarce dans ses cahiers (tous écrits au stylo plume) place ce signe non seulement entre deux paragraphes mais également souvent en début de phrase. Lors de l'établissement de cette édition, il nous est apparu que le texte, passant du manuscrit au livre, gagnait en intensité en supprimant une partie de ces points de suspension entre parenthèses.

Et aussi... j'ai toujours pensé que *Le Pays lointain* est un très beau texte.

FRANÇOIS BERREUR

© 2008 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-197-2

CAHIER XVI

Commencé le samedi 9 juin 1990.
Terminé le dimanche 22 décembre 1991.

SAMEDI 9 JUIN 1990

Berlin. 23 heures.

Nouveau cahier. Suite du précédent, terminé cet après-midi.

Rencontre d'un jeune homme réservé – Joseph – étudiant américain ici à Berlin depuis trois ans. Discussion longue en trois langues au bar. C'est tout, mais bien agréable. Rendez-vous peut-être tout à l'heure à Connexion Bar.

Lecture : *Gens de Dublin* de Joyce. Joli, mais on ne vous apprend rien, vous savez toujours tout.

Rencontre hier, à déjeuner – où je suis arrivé en retard, perdu et dégoulinant de transpiration – avec Peter Krumme, dramaturge, traducteur de Genet et ami de... Nicole Roethel. Déjeuner avec une gentille jeune femme. Agréable. Intellectuel. Un peu trop bu.

J'avance un peu sur *Juste la fin du monde*, mais ce n'est pas ça, non, ce n'est pas ça.

Ce cahier est plus épais que les précédents. J'avais ça sous la main et je n'en faisais pas usage. Mais puisque je le pense, je le note, je songe qu'il sera le dernier puisqu'il suffira à me conduire aux extrémités. Nous verrons. Rendez-vous au volume XVII.

LUNDI 11 JUIN 1990

Berlin. Dans la cuisine, en train d'essayer péniblement de me réveiller. 9 heures du matin.

Il pleut depuis trois jours et on se sent très humide.

Alors que je savais que je devais me lever tôt ce matin – musée avec Francesca Spinazzi – je suis bien évidemment sorti hier soir et malgré les nombreuses voix de la conscience – celles qu'on représente dans les films de Walt Disney sous l'apparence de moi en diabolotin et de moi en ange se disputant moi en employé de banque – je suis rentré à 4 heures du matin et voilà l'état du héros.

Comme je suis également sorti samedi soir comme il était à craindre et à prévoir et que je suis arrivé dans mon lit à 6 heures du matin... J'ai trop bu, de plus. Voilà la situation.

Wolfgang.

Déjà, qu'on puisse rencontrer des hommes qui s'appellent Wolfgang, justifie qu'on vive ici. Mais celui-là est joli comme tout. Non, pas joli, sexy. Petit musclé avec des cuisses de footballeur – comme si je savais... – et un visage superbe. Sexy, c'est le mot.

Je l'ai déjà vu plusieurs fois. Un des premiers soirs de mon séjour ici, notamment, je m'étais donné un peu de mal mais il avait été accaparé et j'en avais été assez triste. Là, je suis dans l'arrière-boutique – nuit de samedi à dimanche – et il doit bien être 5 heures du matin...

... et comme on dit chez Botho Strauss, aussi vrai que je suis ici, je sais que je devrais être parti...

Il arrive, il vient finir la nuit, comme ça, jeter un œil sans y croire.

On se jette dessus. Je me jette dessus. Cela ne m'arrive pas si souvent mais j'avais bu, il était 5 heures. Turpitudes diverses, variées et bien menées.

Puis très longuement, revenus à une zone moins sombre, nous parlons, on baragouine. C'est bien doux et gentil. Et vraiment un homme musclé qui porte des lunettes, qui les enlève pour vous embrasser et qui doit les remettre pour lire, doux Jésus ! que demander de plus ?

Cette nuit, à Tom's Bar – et je devrais aller plus souvent à Tom's Bar, c'est comme le Quetzal à Paris, j'ai maintenant tout de l'homme de 35 ans un peu tapé et blanchi sous le harnais – je suppose – et les post-adolescents ou préadultes m'y trouvent tout à fait à leur goût – il suffirait que j'admette que je commence à être une image du père subliminale (l'image, pas le père) pour espérer jouer quelques prolongations – je retrouve donc un jeune Christophe croisé à Tiergarten lorsqu'il fit beau en mai, une nuit.

Il veut à toutes forces (sic !) me conduire chez lui et moi, Monsieur le Commissaire, je ne savais pas... Joli, petit, minuscule, appartement d'étudiant. Il étudie le chinois.

Il ne fait pas l'amour, il essaie de me manger. Soit il n'a pas vu d'homme depuis 1948 soit il confond un peu la gymnastique avec la tendresse et ce qui devait arriver arriva : le *klein* hématome légué par le délicieux docteur Berger fut serré avec fougue par le fougueux séducteur. Je hurle un coup et j'ai encore mal à l'heure où je vous parle. Un peu trop dynamique et *gefährlich* pour moi.

Ce Christophe-ci, je l'avais mentionné dans ce journal. Pour me faire honte, je raconte : j'ai relu il y a deux ou trois jours les premières pages de mon arrivée ici, j'ai vu la mention de ce jeune homme mais évidemment, je n'en gardais aucun souvenir.

À Tom's Bar, lorsque j'entre, je le vois – il est avec un ami – et je vois qu'il me voit. Plus tard, lorsqu'il me parle en français, je dis, en brave imbécile que je suis (alors qu'il est une image d'Allemand typique) : « Tu es français ?

– Non, mais nous nous connaissons. »

Certains tiennent des journaux et d'autres sont délicats.

Au cinéma : *Tango & Cash*. Pardon ? *Tango & Cash* avec Sylvester Stallone et Kurt Russel : 250 kilos chacun sur la balance, QI à 62 pour les deux aux éliminatoires. En allemand. La salle, pleine, mange du pop-corn et boit de la bière. Si j'ai bien compris, c'était une sorte de réflexion désenchantée sur l'amitié virile entre les hommes... Évidemment, on ouvre l'œil quand au générique de fin, on voit le nom de Andreï Konchalovsky dans le rôle du metteur en scène.

MERCREDI 13 JUIN 1990

Berlin. 11 heures.

Suis allé avec Francesca Spinazzi et Torst, son mari, visiter le cimetière juif de Berlin-Est. C'est peut-être un des endroits les plus tristes, les plus mélancoliques et les plus beaux que j'aie vus. Un très grand cimetière, comme le Père-Lachaise peut-être, très ordonné à l'origine, et totalement abandonné depuis plus de cinquante ans. Des arbres énormes ont envahi les tombeaux, le lierre cache parfois totalement les plaques funéraires et des monuments se sont écroulés. C'est un lieu de mort et de douceur aussi, totalement à l'abandon. Et ce qu'on comprend en se promenant – il n'y avait que nous – c'est que ailleurs, dans les autres cimetières, il y a des vivants pour s'occuper des morts, entretenir les tombes, empêcher les traces et les souvenirs de disparaître. Ce qu'on comprend, c'est que les vivants viennent

rejoindre les morts et prolonger ainsi la mémoire. Et ici, on voit à peu près cela : les vivants sont morts aussi, ils ont disparu soudainement, ils ont été emportés et le cimetière est resté figé au début des années trente. La nature et l'oubli l'ont repris. C'est un cimetière terrible et plus qu'un cimetière encore, c'est le cimetière d'un Monde entièrement disparu.

Dans un champ – et il y a là de vieilles choses en ferraille, des mobylettes rouillées et une machine à laver –, abandonnées elles aussi mais petites, simples plaques de pierre, les tombes des juifs morts à partir de 1933, comme enterrés là, vite et dans la peur, échappant dans la Mort à l'extermination.

Avec Francesca Spinazzi, encore, mardi matin, visite du Brücke Museum, consacré aux expressionnistes. Joli petit musée. Beaucoup de monde, pour une fois.

Lecture : nouvelles de Joyce in *Gens de Dublin*. Très beau texte, *Après la course*, on dirait ce bon vieux Scott, et un texte étrange et presque inquiétant, *Une rencontre*.

Lecture encore d'une pochade très très drôle : Elena Ceaușescu, *Carnets secrets*. Interdite en France par les Éditions Gallimard car la couverture plagie d'une manière très drôle aussi la respectable Bibliothèque de la Pléiade. Ai dévoré ça d'une traite et ça m'a fait beaucoup rire.

Je devrais travailler plus. Me coucher plus tôt.

JEUDI 14 JUIN 1990

Berlin. 16 heures.

Ai bien travaillé hier soir et cet après-midi encore. Cela ne me donne pas de talent mais au moins le sentiment du devoir accompli.

Nuits assez vagabondes, pas toujours très passionnantes mais glauques et berlinoises. Je bois trop de bière et trop de café et mon ventre crie pitié.

Lettre de Dominique. Il ne se fatigue pas, on dirait un gosse qui écrit de colonie de vacances : à la main, une page difficilement pleine et voilà tout. Bon. Ai beaucoup pensé à lui et à cet écart qui se creuse toujours un peu plus. (De ma faute ?)

Carte postale déprimante de Gary. Dans un plan d'eau, seule une main dépasse encore d'une bouée. Le photographe a voulu être drôle mais Gary sait ce qu'il envoie. Et comme il écrit « Je sombre », même sa mauvaise connaissance de la langue française ne saurait vous sauver de la déprime.

Qu'est-ce que je croyais ?

C'est avec lui que je voudrais être.

(...)

Rien.

SAMEDI 16 JUIN 1990

Berlin. 16 h 30.

Je me couche trop tard, trop tôt le matin, je mène une vie dissolue et je me lève à des heures inadmissibles. J'ai bien travaillé cette semaine mais cela ne justifie rien.

Je téléphone chez Gary comme je l'ai fait plusieurs fois déjà. Il y avait jusqu'alors seulement un répondeur mais là, je tombe sur le garçon qui partage avec lui l'appartement. Et comme Gary m'a dit qu'ils sont bons amis, je me permets de lui demander comment il va. Il va très bien. Il est en vacances en Suède – la terre du grand-père, qui a l'air de tenir une place essentielle – et il rentrera début juillet. Je suis content de ça, plus que content, soulagé.

François a non seulement perdu mes clefs à Paris mais du courrier important – à savoir la lettre concernant *Music-hall* au Brésil – n'est jamais arrivé jusqu'ici. Cela m'énerve au plus haut point. Et ma tête bat la campagne, je remonte jusqu'à la Nuit des Temps pour faire la liste des désinvoltures et maladroites de François.

MARDI 19 JUIN 1990

Berlin. 9 heures.

Me suis levé très tôt, car je vais essayer à nouveau – les horaires sont très « pays de l'Est » – d'obtenir un visa à l'Ambassade de Tchécoslovaquie.

François et Christine arrivent demain.

Nous nous acheminons très vite (et c'était prévisible) vers un abandon pur et simple de Feydeau pour cet automne. Et voilà le travail ! La Ville de Besançon a une fois de plus raconté des bobards et je ne souhaite pas personnellement que nous nous entêtions encore plus. « Abandonner et reporter à la saison suivante », dit François. L'année suivante, voilà qui paraît hors de portée.

Travail sur *Juste la fin du Monde*.

Lecture de *Gens de Dublin* de Joyce.

Sortir et me coucher tard.

DIMANCHE 24 JUIN 1990

Berlin. Midi.

François et Christine, ici depuis mercredi. Sympathique, gentille et intensive visite de la ville.

En vrac : Visite du Pergamon Museum à l'Est. Boîte pédé, à savoir soirée une fois par semaine, autorisée dans une sorte de MJC sur Karl-Marx-Allee. Étonnant. Boîte de nuit disco au dernier étage d'un restaurant chic sur Karl-Marx-Allee encore. *Les Amours d'une blonde*, la vodka à deux francs. (Ai trop bu.) Squatt *underground* – cela, ce sont mes initiatives – avec rock, littérature et bière. Sainte Nina Hagen, priez pour nous ! Et hier soir, magnifique, merveille de spectacle, un récital, à l'Est toujours, de Ingrid Caven. Voix, scène, tout était beau et émouvant. Public enthousiaste. (Quand elle chante Piaf, *Je ne regrette rien*, j'ai des frissons dans le dos.)

JEUDI 28 JUIN 1990

Prague. 21 h 30.

Sommes ici, François, Christine et moi pour quelques jours. Sommes passés par Dresde. Ici, Prague, tout est splendeur. C'est une des plus belles villes que j'aie pu voir. Chaque rue, chaque maison est un mystère et une beauté. Nous nous sommes longuement promenés hier soir, la ville était

presque déserte et on pouvait se croire cinquante ou cent ans en arrière, solitaire, amoureux et triste à la fois. Les ruelles font aussitôt songer à ce bon vieux cher Franz...

Aujourd'hui, nous avons fait du tourisme pur et dur. (Il y a beaucoup d'inévitables Américains et beaucoup d'Allemands de l'Ouest...) Pont Charles, comme un rêve et église Saint-Nicolas, une absolue merveille.

(...)

Dresde – j'ai un peu orienté notre voyage car j'avais très envie de voir cette ville et les voyages en train en DDR semblent épuisants – Dresde c'est terrible. On semble vouloir la restaurer beaucoup – et la parité monétaire et la probable réunification vont aider – mais tout est dans un tel état de désolation qu'on se sent soudain un peu désespéré. (Et puis, le réalisme socialiste très Karl-Marx-Allee a beaucoup frappé...)

François et Christine sont très gentils mais décidément j'ai de grandes difficultés à vivre un peu avec des gens et seule la solitude m'apaise. Le volontarisme un peu scout de François, un guide dans la main, vous balançant des « cette maison a trois étoiles, celle-là n'en a aucune, laissons-la », finit un peu par m'agacer et m'épuiser. Ils sont ce soir allés au concert – c'est une jolie idée – mais j'ai préféré m'abstenir.

Avons revu le concert Ingrid Caven. (Je fais des caprices.) Au troisième rang cette fois. Un total bonheur. Quand elle chante Piaf, j'ai des frissons, que rêver de plus ?

Lettre de ma mère qui me rendit très mélancolique. Je n'aime pas assez les gens qui m'aiment et je ne sais pas l'exprimer. Coup de téléphone, suite à cette lettre, qui en détruisit toute la mélancolie – « Tout va bien, oui... » – sans donner plus d'amour...

Lecture : Renaud Camus, *Esthétique de la solitude* offert par François et Christine et apporté de France. On ne saurait rêver plus juste cadeau.

Finances (décidément !) : François Rancillac monte enfin *Retour à la citadelle* fin octobre et Attoun, qui s'occupe de moi même lorsque je suis absent – et me le fait gentiment remarquer (je n'aime décidément

pas assez... etc.) – Attoun a casé *Retour à la citadelle* à France Culture (la seule de mes pièces à avoir échappé à cet honneur). Bonnes nouvelles.

Je devrais vivre les années qui restent loin du monde. Je n'y suis pas mal, pas si mal...

(...)

PETIT EXERCICE (UN PEU PLUS TARD).

Prague. 22 heures.
Il pleut.

Ce café est peut-être un des plus beaux endroits de la ville dans la catégorie « cafés ». Art Nouveau, lustres superbes, banquettes et chaises rouges. Chaque objet, chaque meuble, mon verre à Martini, ferait la fortune du 6^e arrondissement. Les serveurs dînent dans un coin et se dévouent à chaque nouveau client. Assez solennels avec moi, plus directs avec quatre jeunes garçons, très tziganes. Le lieu semble vide malgré une quinzaine de clients. Pas de musique. Bruits de la pluie. Des Tchèques dans l'ensemble, apparemment. (Une nouvelle de Kafka.)

SAMEDI 30 JUIN 1990

Prague. 17 heures.

Chaleur écrasante. Visite de la ville – nous partons demain – au pas cadencé : François est infatigable et grâce à son énergie et sa ténacité, nous avons vu les bibliothèques magnifiques du couvent de Stahov (?)*. Avons revu Saint-Nicolas. Et nous nous sommes promenés à Mala Strana et dans le Château, la cathédrale Saint-Guy et l'église Saint-Georges.

Hier soir, avons vu *Don Giovanni* de Mozart au Théâtre Smetana – une merveille de théâtre – après quelques rocambolesques tentatives d'achat de billets au marché noir. Mise en scène assez effarante et voix très limitées mais bon orchestre autant que je puisse juger.

* Jean-Luc Lagarce a ajouté des notes à son journal. Afin de préserver la cohérence de l'ensemble et éviter toute ambiguïté nous avons signalé par un astérisque (*) et reporté en fin de volume nos propres notes et commentaires. (N. d. É.)

Le petit personnel pragois – hôtels, restaurants, musées, gare... – est assez infernal et déplaisant malgré (ou à cause) des hordes de touristes.

Pour rentrer à Berlin – j'ai renoncé et j'irai avec François et Christine jusqu'à Nuremberg et là, j'aviserai... –, on ne peut pas gagner Berlin-Ouest, on ne peut acheter son billet que le jour même (avec passeport), la gare n'accepte pas les cartes de crédit, on doit payer en couronnes son billet jusqu'à la frontière DDR-Tchécoslovaquie, puis acheter en marks (si possible de l'Ouest, et demain, c'est le jour de la parité monétaire) le billet pour la traversée de la DDR. À Prague, on ne sait pas me dire le coût du billet. Et l'employée chargée des Informations Internationales ne parle pas allemand – assez courant à Prague – ni anglais, ni français... Saint Franz, priez pour nous !...

DIMANCHE 1^{ER} JUILLET 1990

Nuremberg. 19 h 30.

Hôtel Victoria. Temps superbe.

Abandonné par Christine et François, rentrant à Besançon. Mais ce retour à Berlin est digne d'un roman. N'en déplaise à François, Nuremberg-Berlin se fait en un peu plus de sept heures, et le premier train partant à 1 heure du matin, j'ai décidé de passer la nuit ici. Gentil hôtel, très moderne dans une maison ancienne... Belle ville, belle cathédrale.

Traversée de la Tchécoslovaquie, pays sinistre.

Symbolique : ai perdu dans Prague, la petite photo qui servait de signet depuis de nombreuses années à ce journal.

Un peu agacé – presque rien qui puisse porter à conséquence – par l'attitude de François, toujours tellement cartésien et si vite agacé, quant à lui – et j'admets qu'on puisse s'en lasser –, par mon illogisme et mon absence de sens pratique.

Prague, hier soir et Nuremberg, maintenant, paralysées par les retransmissions télévisées du Mondial de Football. Rien à voir, vous dit-on, sale intellectuel ! avec la fameuse montée des nationalismes...

À côté de celle de Václav Havel, omniprésente à Prague, la photographie de Jean-Paul II.